

Le Sexe, la Terreur, l'Image et la Mort¹



Le One Trade Center, construit sur les cendres du World Trade Center détruit le 11 septembre 2001

Stéphane Zagdanski

¹ Ce texte est extrait de *La Vérité nue*, paru sous forme d'un dialogue en 2002 aux Éditions Fayard /Pauvert.

« Toute opposition sous forme d'*anti-*, toutes les oppositions réactives sont pour une part essentielle déterminées aussi par cela à quoi elles s'opposent, même si elles se présentent sous la figure de ce qui est à l'envers de ce contre quoi elles se dressent. C'est pourquoi un tel antagonisme ne suffit jamais pour amener une mutation *essentielle* de l'histoire vraie. Les antagonismes s'enferment eux-mêmes dans les conséquences d'une victoire qui n'est que la leur ; en d'autres termes : ils ne peuvent plus se détacher de ce qu'ils ont vaincu. Un fondement créateur n'est pas libéré par eux; tout au contraire, ils le dénigrent comme inutile. »

Martin Heidegger, *Parménide*

Sexe et terreur

On parle des attentats sur New York et le Pentagone ? Nous sommes le 27 septembre 2001, ça a eu lieu il y a seize jours.

Les Talibans ont peur du désir, c'est sûr. Pour asservir autant les femmes, il faut qu'ils redoutent leur ascendant. On n'asservit pas un être faible. Surtout pas de cette manière-là. De quoi ont-ils peur en les dissimulant, en les cachant, en les empêchant de faire des études ?

L'Amérique impose ses fantasmes, autrement dit la pauvreté de son imaginaire, comme elle dispense sa bouffe merdique à travers tous les fast-food de la planète. Bon, on développe ? on parle des Houris ? l'histoire des soixante-dix vierges ?

Il y a quelques années, je vis un reportage consacré à un jeune kamikaze palestinien qui s'était fait sauter près d'un barrage où se tenaient des soldats israéliens. Il avait appuyé sur le bouton de sa bombe qui ne s'était pas déclenchée. Les soldats lui tirent dessus, il s'évanouit et se réveille quelques heures plus tard à l'hôpital, et en prison, donc, en Israël. On mit plusieurs jours avant de le persuader qu'il n'était pas au Paradis ! Il était persuadé qu'au moment même de son fulgurant martyr, il grimperait au Paradis. Le journaliste, venu l'interviewer en prison, lui demande – c'était un reportage de CBS, je crois : « C'est quoi, pour vous, le Paradis ? » Je suis parti d'un immense éclat de rire, ce fut une révélation, lorsque le jeune commença à décrire le Paradis conformément à sa doctrine fanatique. C'était une vision si niaise, si mièvre, qu'elle dévoilait spontanément

la face puérile du terrorisme, l'aspect nunuche de la terreur. Ce n'est pas un hasard, après tout, si on emploie le mot « terreur », un sentiment propre à l'enfance.

À l'âge adulte, on n'a plus souvent l'occasion d'être terrorisé. Or ce jeune kamikaze décrivait le Paradis tel qu'on le lui avait vendu, une sorte de Disneyland éthéré, il y avait de l'herbe, des vergers, des arbres, des fleurs, des jardins, et, évidemment, soixante-dix vierges, des *houris* à sa disposition. Les *houris* sont des vierges paradisiaques réservées à la seule consommation du saint musulman, « cloîtrées », selon la sourate 55 *Le Miséricordieux*. Elles incarnent la beauté idéale en ce que leurs yeux tranchent par le contraste entre le noir et le blanc, et ce sont des Vierges puisque ni homme ni djinn ne les a touchées auparavant. On reconnaît sans peine une dialectique du pur et de l'impur très pauvre, obsessionnelle, ségrégative, hygiéniste, sans aucune comparaison possible avec la subtile dialectique de l'herméneutique juive sur ces mêmes questions, herméneutique que le Coran rejette comme par hasard violemment. Donc ce type-là avait été capable : 1) de se suicider; 2) de semer la terreur autour de lui sans tenir compte de ce que cela signifie, uniquement pour pouvoir se taper soixante-dix vierges, se faire une partouze privée de *houris* à Disneyland ! Tu imagines la puissance du fantasme. D'autant que dans les pays musulmans – tu connais bien les pays arabes, moi je n'ai passé que sept jours à Rabat, mais ça m'a suffi pour le palper très concrètement –, il y a des interdits sexuels gigantesques, les hommes et les femmes ont une libido ultracomprimée qui ne demande qu'à jaillir, du coup, qui ne demande elle-même qu'à exploser. C'est maintenant qu'il faut parler de nos bonobos, ces cousins des chimpanzés, grands singes très particuliers du Congo, qui sont les moins agressifs de tous parce qu'ils passent leur temps à baiser les uns avec les autres, y compris homosexuellement.

Sans barrière des sexes. J'ai appris ça récemment. Les mâles fornicent entre eux, c'est la grande partouze généralisée où la libido – si on peut parler de libido pour les animaux – se dissipe comme ça, en permanence. Et, du coup, ils

sont très peu agressifs, ne se battent quasiment jamais. Les bonobos sont les anti-talibans. (*Rires.*) Bonobos contre Ben Laden !

Les tours de New York étaient le symbole phallique de l'argent ! *World Trade Center*, « Trade », c'est le commerce, les affaires, les échanges, non ? C'est un modèle occidental : l'économique. C'est vrai qu'il est hypertrophié et règne sans partage aujourd'hui, mais il y en a d'autres, au cœur même de l'Occident et de son histoire.

L'Image et la Mort

Mon frère m'a appelé, il m'a dit: « Tu as vu ce qui se passe à New York? » J'ai cru que c'était une blague quand il me l'a décrit : des terroristes se crashant sur le *World Trade Center*, je n'y 'ai pas cru.

J'ai presque senti un rire pervers, le truc le plus invraisemblable qui arrive... un scénario de film. Des terroristes qui attaquent New York, ça ferait un bon film amerloque. On se dit: « Tiens, c'est rigolo, allons voir ça de plus près. » Et ce qui m'a vraiment frappé, quand j'ai vu les images, c'est le côté justement imagé, visuel de cet acte. Comme si ç'avait été fait pour être filmé. C'est un peu le cas d'ailleurs. C'est une des principales thèses de Debord, toute la réalité est tellement imbibée d'images, que les images ont pris la place de la réalité. Dans ce cas-là, ce sont des images qui se sont jetées à l'assaut d'autres images.

La société du spectacle a tellement tout envahi qu'elle a irradié parfaitement ceux qui croient la combattre. Il n'y a plus que le spectacle. Le spectacle a vraiment, ontologiquement, remplacé la réalité. *Là où le monde réel se change en simples images, les simples images deviennent des êtres réels, et les motivations efficaces d'un comportement hypnotique*, écrit Debord. Quand il parle de spectacle, ce n'est donc pas la télévision, c'est l'image devenant marchandise et dont les échanges, *trade* en anglais, induisent un unique mode de relations entre les hommes, un mode total, sans contradictions ni ailleurs, bien plus absolu que

le totalitarisme ancien qui était très fruste dans son marketing imposé du bonheur. *Le spectacle est le contraire du dialogue*, dit-il. Et également de la logique, qui est née du dialogue. Ce qui implique un remaniement de la conception du temps, de la vie, de la mort, etc. *La réalité du temps a été remplacée par la publicité du temps*. Ce qui m'a marqué, en l'occurrence, c'est d'une part l'acuité presque prévisionnelle des films hollywoodiens, puisque lorsqu'un vrai avion rentre dans une vraie tour – ce qu'on a pu voir en boucle à la télé –, l'explosion a exactement le même caractère visuel, c'est aussi léché que dans un film hollywoodien. Je n'ai pas du tout pensé au truc phallique, j'ai eu l'impression, le lendemain, quand ils ont montré le second avion sous plusieurs angles, qu'il plongeait dans une nappe d'eau verticale. On voit l'avion s'enfoncer au ralenti, disparaître comme s'il s'évanouissait dans une flaque d'argent liquide, la tour rester intacte quelques fragments de seconde, puis l'explosion ressortir de l'autre côté en une immense flamme orange, comme un dragon éjaculant son feu. C'était assez joli, cette vision de la flamme qui ressort. Comme si un truqueur supercalé d'Hollywood avait organisé la chose, pour obtenir une belle explosion digne d'être *broadcastée*, comme ils disent. C'est très exactement la première pensée que j'ai eue: « Incroyable ! dans la réalité, les explosions sont aussi parfaites que dans les films. » C'est intéressant que la réalité vienne rejoindre Hollywood. Et même en s'écroulant, la tour s'est bien gentiment effondrée, ce n'était pas confus, chaotique, elle n'a pas bavé dans toutes les directions. Ça ressemblait à la destruction de barres HLM à la dynamite qu'on voit parfois aux infos. Il paraît qu'il faut des experts très forts pour que ça s'écroule au millimètre, que ça ne tombe pas sur des bâtiments à droite ou à gauche. Or là, sans aucun expert, ça s'est écroulé au millimètre.

Il faut aussi l'interpréter en tenant compte de ce dont nous parlions, du désir, de cette haine et cette crainte du désir que manifestent les Talibans et les fanatiques musulmans. Parce qu'à la rigueur, on pourrait comprendre qu'un Palestinien, frustré en permanence, qui vit dans un camp, victime d'interdits

sexuels qui pèsent sur lui toute la journée et le surexcitent psychologiquement, se fasse sauter contre ses ennemis de toujours, les Israéliens. C'est stupide mais logique. Là, il s'agit d'une configuration psychologique très différente. Les types vivaient apparemment depuis longtemps aux États-Unis, ils avaient des copines, ils n'étaient pas dans la frustration. En apparence en tout cas, car tout le monde est frustré, tout le monde est houellebecquisé. On vient de retrouver récemment les *call-girls* avec lesquelles ils avaient passé plusieurs nuits avant les attentats. Ils n'étaient pas – en tout cas à la surface – dans la frustration sexuelle. Comme si, malgré tout, l'idée de s'en prendre à ces tours phalliques, à la puissance de l'argent, à la souveraineté commerciale de l'Amérique, c'était une manière excitante, pour eux, d'en finir avec le désir, avec le désir tel que l'Occident le promeut et le vend, en images, en permanence. Y compris le désir d'argent, d'ailleurs. L'avidité de l'argent, qui est très liée à la mort. Enfin, c'est comme s'ils avaient voulu s'en prendre à l'image du sexe telle qu'elle apparaît partout dans le spectacle occidental.

Mais ce n'était pas le confort qu'ils visaient, finalement C'étaient les ersatz du désir qui inondent cette Amérique dans laquelle ils vivaient depuis des années, où ils voyaient des photos de femmes à moitié à poil partout, dans les magazines, dans les vitrines, les films porno à la télé. Ça leur est insupportable parce que, d'une certaine manière, ça suscite leur désir et que ce désir entre en compétition avec leur propre idéologie. C'est une guerre vidéologique.

C'est pathologique. Il faut, de toute façon, être fortement malade mental pour susciter la terreur en se faisant sauter soi-même. La guerre, la rage, la haine, l'envie de massacrer son ennemi, les attentats anarchistes, c'est vieux comme le monde. Mais là ils innovent dans l'histoire de la sauvagerie humaine, ils inventent le suicide comme contagion de néant. C'est le mot de Samson, trahi par son désir, se sacrifiant pour ensevelir avec lui les Philistins. « Que je meure avec les Philistins ! » Comme d'habitude la pensée juive – que l'Islam, comme le Christianisme, abhorre – avait tout prévu. Ces types errent dans la cécité de leur

désir. Leurs propres femmes, dans les pays musulmans, ils exercent sur elles une domination intense, très empirique et primaire, à la Taliban. Mais les Occidentales échappent à leur volonté de puissance. Les images de pub sont autant de Dalilas aguichantes qui les excitent et les trahissent à la fois en les désarmant, puisqu'en Occident ils ne sont plus que des étrangers assez mal vus qui doivent obéir aux lois impures de l'égalité relative des sexes. Résultat, leur seule manière d'échapper à l'asservissement aveugle de leur désir, c'est de faire s'écrouler sur eux-mêmes et leurs ennemis les colonnes phalliques de la maison où sont réunis les princes philistins. Voilà l'interprétation par Rabbi Zagdanski de *Juges*, chapitre 16. Tout y est. Pour en revenir aux kamikazes, il y a quelque chose d'intense dans leur désordre psychologique. On ne parle pas de n'importe quelle personne venant s'installer aux Etats-Unis, étant très choquée parce qu'elle voit des photos de femmes nues dans les rues. Ce sont des mecs qui, personnellement, chacun pour des raisons diverses, devaient être très dérangés. N'importe qui ne fait pas ça. Or qu'est-ce qu'il y a de très dérangeant pour quelqu'un de très dérangé ? Le désir. Le désir est déjà puissamment subversif et bouleversant pour n'importe qui, mais si en outre tu es ravagé par ces questions-là, ça suscite ce genre de réaction folle. Un type sent poindre en lui un désir dont il ne veut pas. Pour eux, le désir est lié à la mort ou à l'après-mort. Cette manière de se crasher, c'est aussi une éjaculation morbide et mortifère. Comme pour le jeune persuadé qu'il va se taper soixante-dix vierges. Pourquoi des vierges, d'ailleurs? (*Rires.*) Tu vois, on retombe sur la question de la pureté et de l'impureté de la femme. Il ne veulent pas qu'elles aient été touchées par un autre. « Je vais jouir enfin *après* la mort, et je vais jouir de la mort. Je vais enfin jouir sexuellement, mais après ma mort, donc dans ma mort. » Et de Samson suicidant les 3000 Philistins, il est dit : *Les morts qu'il met à mort en sa mort sont plus nombreux que ceux qu'il avait mis à mort en sa vie.* C'est la traduction de Chouraqui, qui respecte la dialectique tournoyante de la mort dans le texte original.

Il faut toujours essayer de trouver la cohérence dans l'incohérence. C'est la supériorité des bonobos sur les Talibans.

Lsa vierge ne demeure vierge que jusqu'à ce que tu la baises. Une fois déflorée, son statut désirable de vierge s'évanouit. Les Chrétiens ont résolu cette vieille question d'une autre manière, plus pacifique, avec la Bienheureuse Vierge Marie. Et comme les fanatiques sont très tracassés par ces questions assez archaïques de pureté et d'impureté, proches de l'hygiénisme raciste des Occidentaux, le seul moyen de conserver une vierge perpétuelle, c'est de la posséder dans la mort. Une vierge éternellement vierge, c'est une vierge *post-mortem*. Il y a l'autre aspect aussi, du point de vue occidental, qui est ce que j'appelle *la mort économe*, partant de l'équivalence mythologique entre Plouton, dieu des morts, et Ploutos, dieu de la Richesse. Sans oublier que l'argent est « du travail mort » selon la géniale définition de Marx. Le Centre Mondial du Travail-Mort mis à mort ne pouvait logiquement que ressusciter sous la forme foisonnante de l'argent. L'Argent s'est mis à saliver à l'instant même de la destruction des tours. Il serait naïf de négliger que le spectacle de l'événement, sa mise en images, c'est encore de l'argent. Toutes les télés du monde ont payé au prix fort ces documents appartenant à CNN, ou à je ne sais quel autre *network* américain. La demande a pulvérisé l'offre. Le Journalisme planétaire, en se ruant sur ces images, en les diffusant et les reproduisant en boucle, a suscité une immense fortune. La vente des magazines s'est démultipliée, les pubs avant et après les *news* ont augmenté de tarif... On sent aussi l'indécente gourmandise des journalistes à parler de ça. Ils attendent tous que ça se mette à bombarder sec en Afghanistan, parce que ça va leur faire une guerre du Golfe bis. Ils piaffent d'envie de relayer la désinformation, la platitude et la propagande, c'est leur somptueux gagne-pain. J'ai tout de suite pensé à la guerre du Golfe en voyant les tours s'effondrer. On sait désormais l'immense manœuvre de propagande qui a accompagné la médiatisation de la guerre du Golfe. Désinformation complète du début à la fin. Ce n'était pas du tout une guerre propre comme ils l'ont dit, elle a fait des milliers

de morts civils qu'on ne voyait jamais en images, comme on ne voit pas aujourd'hui les victimes des kamikazes. Pourquoi ? Par pudeur ? Trêve de blague ! L'Occident contemporain est un immense loft ou rien ne se cache, sauf la mort concrète qui préfère avancer masquée. On a su aussi qu'ils n'avaient pas tant envie que ça de virer Saddam Hussein du pouvoir. Bref, on sait désormais que les choses étaient bien plus complexes et perverses qu'on pouvait candidement l'imaginer sur le moment. Or tout repart. Les journalistes dans tous les camps se font manipuler avec un plaisir presque masochiste, ils se laissent manipuler et participent à leur propre manipulation. Ce sont vraiment des valets dans l'âme !

Désinformation

Pour des raisons tactiques et stratégiques précises, on ne nous montre les images qu'en fonction des réactions qu'on veut qu'elles suscitent dans l'opinion, afin que celle-ci soutienne à mort – c'est le cas de le dire –, les décisions économiques, militaires et politiques des États-Unis. C'est pour ça qu'on ne voit pas les cadavres, pour éviter que l'opinion ait peur à l'idée d'une guerre. L'opinion est dirigée de A jusqu'à Z. Mais ce qui frappe le plus, c'est la gourmandise du Journalisme, son avidité de se faire manipuler comme des chiens qui se ruent sur des croquettes, car ils savent qu'en se laissant diriger, ils vont aussi gagner beaucoup d'argent. En abandonnant leur propre liberté critique, ils bénéficient d'un retour de salaire immédiat. Je pense à ce médecin américain qui filme le nuage de fumée de la tour s'écroulant, venant sur lui, qui se dissimule derrière une voiture en disant : « Je vais peut-être mourir, ce sont peut-être mes dernières images... », il dit tout ça bien fort devant la caméra, très pro dans son reportage improvisé, et il continue de filmer longuement... Je ne crois pas que le mec n'ait pas songé une demi-seconde à la fortune qu'allait lui rapporter cette cassette s'il survivait. Et, en effet, le jour même elle était revendue à CNN. Ça

vaut une fortune en la circonstance un document pareil. C'est peut-être un hasard s'il avait sa caméra vidéo ce jour-là, mais ce n'est pas un hasard s'il l'a laissée tourner en permanence. Pendant l'événement. Même chose pour ces femmes qui ont vendu le coup de fil de leur mari sur le répondeur depuis l'avion se dirigeant sur le Pentagone. Tout ça se mélange mais garde une certaine cohérence que, me semble-t-il, personne ne semble vouloir analyser.

Le côté mensonger, grotesque, fanatique et mensonger, c'est ça, c'est l'idolâtrie. Finalement, les gens *aiment* le mensonge. Ils veulent du mensonge. Cela fonctionne comme la peur du désir. Le désir est révélateur, donc il est haï. Les gens aiment se voiler la face. Si tu vends quelque chose qui aide à te voiler la face, tu auras beaucoup plus de succès que si tu vends quelque chose qui est dans le dévoilement. Tout le travail que j'ai fait autour de De Gaulle, c'était un peu ça. Dis aux gens: « Le roi est nu », c'est exactement comme dans la fable, l'enfant se prend une baffe parce que tout le monde voit que le roi est nu, mais personne ne veut qu'on le lui révèle.

L'agacement est épidermique. On aime s'anesthésier à la propagande. Quand on voit pleurer les Américains, avec leurs bougies, il y a une indécence dans laquelle d'ailleurs tout le monde s'est aussitôt engouffré. La minute de silence, tout ça. C'est très triste, trois mille personnes qui meurent, mais des centaines de milliers de gens meurent en permanence chaque jour. Il y a eu un génocide au Rwanda, l'Europe ne s'est pas arrêtée de tourner. Et l'argent n'a pas cessé de fructifier, bien que les États-Unis, l'Europe et la France aient été grandement responsables de cette folie. Et qu'ils auraient pu l'arrêter. Ce sont des révélations qu'on a eues juste avant ces attentats du 11 septembre : les États-Unis étaient au courant de ce qui allait se passer au Rwanda. C'est un des pires génocides depuis la Seconde Guerre mondiale. Oui, il y a ce côté indécent de la réaction à l'événement. Tu sens que ça cache autre chose. Les pleurnicheries ici servent à compenser l'indifférence brutale là.

Tout le monde sait ça et personne ne tente de comprendre *pourquoi* les gens aiment autant se galvaniser au mensonge. Tout le monde réclame le baume du mensonge. Qu'est-ce qui en eux est une telle plaie, pour qu'ils réclament ainsi leur dose d'onguent mensonger ? C'est l'inverse de l'écriture. L'écriture consiste à creuser les plaies du monde. Si tu es dans le mensonge quand tu écris, c'est foutu. Ton écriture ne passera pas le portillon.

Un véritable écrivain ne prend pas en considération son public. Les gens n'ont aucune distance critique sur la différence entre ce qu'ils voient à la télé et leur vie. La vie et la télé sont devenues une seule et même chose. Les gens sont tellement serviles. On leur dit de se taire, ils se taisent. C'est extraordinaire quand on y pense. C'est intéressant. Seuls les journalistes auraient le droit de commenter².

C'est pour ça que le meilleur moyen de découvrir des fragments de vérité, c'est de rester dans son coin en participant le moins possible à la communauté. D'où notre titre, *La Vérité nue*.

J'aime cette phrase de Nietzsche que je viens de retrouver, dans *Aurore* : *La vérité dans sa totalité et sa cohérence n'est faite que pour les âmes à la fois puissantes et ingénues, joyeuses et pacifiques (comme l'était celle d'Aristote), les seules d'ailleurs qui soient également en état de la chercher. Ça nous correspond assez je trouve...*

Suite sur l'Image et la Mort

Il y a une séparation radicale entre l'imprévisibilité jaillissante de l'écriture – donc le verbe, les mots – et la raideur cadavérique des images. Là, avec le 11 septembre, on constate à quel point les images fonctionnent de manière efficace.

² *Twitter, Facebook* et les autres « réseaux sociaux », lieux anarchiques de tous les « commentaires » et principalement des plus méprisablement orduriers, n'existaient alors pas. Leur surgissement n'a néanmoins fait que confirmer l'inadéquation entre le bavardage et la pensée.

Une efficacité d'ordre despotique. Intimer le silence ! Ils arrivent à intimer le silence à toute une population mondiale. Regardez la télé et taisez-vous ! Le message est clair. On n'a pas à faire, quand on y réfléchit deux secondes, une minute de silence sous prétexte qu'il est arrivé quoi que ce soit aux États-Unis. Soit c'est un rituel régulier, comme on le fait en Israël, la minute de silence, chaque année, en souvenir du génocide, c'est autre chose, ça prend un autre sens, et puis ça les concerne eux, c'est leur coutume. Mais là, organiser spontanément une minute de silence alors qu'il y a des choses aussi horribles, sinon plus horribles, qui arrivent toute la journée partout ailleurs, et que tout le monde continue de clapoter dans le blabla habituel... C'est aussi cela qui est intéressant. Car les gens n'ont plus rien à dire non plus. On leur ôte le silence de la bouche pour le leur renvoyer à la face. Ecrire, c'est au contraire explorer son silence intime pour en faire résonner et raisonner les mots.

Ça leur fait plaisir qu'on leur intime le silence. On communique, ça c'est très amerloque. On se tient les mains, on pleure ensemble. Les gens, non seulement en Occident, mais partout, y compris dans les pays d'où viennent les terroristes, les gens sont anesthésiés par les images qui les irradient en permanence, d'une réalité qui n'existe pas. Une réalité plus exactement qui n'est pas soudée, unifiée, engluée comme le laisse croire les images qu'elle produit d'elle. Une image, c'est toujours sage, pour ne pas dire létale. Une sagesse profonde gît dans la substance même de l'image, mais cette sagesse-là n'est pas la pensée, c'est l'immobilité et la docilité de la mort. Il y a quelque chose de profondément morbide dans toute image, ne serait-ce que parce que l'image, techniquement, comporte un négatif et un positif rigoureusement interchangeables. Il se trouve que ces nouvelles images-là sont numériques, mais ça revient au même, le 1 et le 0, le oui et le non s'équivalent, c'est purement illogique. Et si l'Image et le Nombre s'allient ainsi, c'est pour contrer le Verbe ! Pour l'Image, oui c'est non, *fair is foul and foul is fair*, « le beau c'est le laid » comme le chantent les sorcières de *Macbeth*, « la liberté c'est l'esclavage », comme l'entonne Bigbrother dans *1984*. C'est vrai de

la photo depuis ses débuts, de ce qui est devenu ensuite le cinéma, jusqu'à aujourd'hui. Chez les cinéastes apparemment les plus intellectuels, subversifs, littéraires, chez Godard, disons, on retrouve cette sourde animosité à l'endroit du Verbe. C'est démontrable, et je le démontrerai³. J'ai toujours été frappé que, dans une photo, le positif égale le négatif. On obtient une photo en transmutant le négatif en positif. C'est l'inverse même de la dialectique propre au langage. Dans le langage, le oui et le non combattent et copulent en permanence. Il y a des joutes perpétuelles à l'intérieur même des mots, une polémique endémique et infinie à l'intérieur des phrases et des mots. C'est d'ailleurs toujours une joute d'ordre sexuel. Des métaphysiques entières sont fondées là-dessus. Dans la mystique juive, je peux te trouver cinquante citations qui expliquent que la langue fait l'amour avec elle-même, que le masculin se joint au féminin à même le langage. Les mots, les phrases, le phrasé est d'ordre sexuel. Et le divin aussi, bien entendu. Prier c'est toujours un peu copuler. C'est pour cela que les juifs religieux se balancent en cadence lorsqu'ils prient. On est vraiment dans deux univers radicalement différents. L'un, la ronde des images, a pris horizontalement possession de la planète, tandis que l'autre, l'immense maille des mots, est subversif pour cette raison même qu'il réinjecte dans la réalité de la polémique, de la critique, du désaccord, de la musique – donc du non-silence, ou du silence transcendé par le rythme –, de la parole évidemment, et de la sexualité jouissive, du vrai rapport sexuel, au sens où, finalement, seule l'écriture crée du rapport sexuel. Tu sais que Lacan disait : « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Ce qu'il voulait dire par là, en tout cas une manière de l'interpréter, c'est que ce n'est pas un rapport, ce qui se passe entre un homme et une femme ; dans ce rapprochement ils ne fusionnent pas. Leur sexualité n'est pas un lieu commun où ils puissent se rejoindre, se mettre en rapport. C'est ce qui leur permet de jouir ensemble, précisément parce qu'ils sont au bord d'un abîme, mais chacun sur une des rives.

³ Promesse tenue avec *La mort dans l'œil*, Éditions Maren Sell, 2004.

Cet abîme-là, c'est la jouissance. C'est ce que tu disais, tout à l'heure : une femme finit toujours par rejoindre sa mère. Une femme communique plus naturellement avec sa mère ou sa fille qu'avec l'homme à qui elle fait l'amour. Mais, du coup, c'est ce qui fait qu'il y a de la jouissance dans la différence sexuelle. Il ne s'agirait pas de s'en plaindre.

Tout ne se consume pas, tout ne s'épuise pas dans une seule rencontre. C'est pour ça qu'il n'y a pas, en effet, de rapport sexuel. Les Talibans croient dur comme fer au rapport sexuel, c'est pour cela qu'ils ostracisent leurs femmes, ils compartimentent les sexes parce qu'ils craignent et désirent à la fois les délices de la fusion. Leur croyance est homosexuelle. C'est la logique de l'apartheid en Afrique du Sud ou au USA, c'est celle des Nazis et des mises en ghetto. Nul n'est plus crédule sur la mixité qu'un raciste. Et lorsque les émules talibanesques se crashent sur le phallus bifide de l'ennemi, ils jouissent de s'amalgamer à ceux qu'il aiment de toute la puissance de leur haine. C'est le b.a-ba freudien, mais ça opère. Il n'y a que dans les choses de l'art que Freud achoppe, mais pour tout ce qui concerne la société, sa boussole est infaillible. Or l'image est substantivement communion. Elle se communique si bien parce qu'elle communique à fond. Tu regardes l'image, elle est toi, tu es elle, et sa léthargie t'envahit. C'est un phénomène qu'on sent quand on regarde la télé. On se sent envahi par les images, ça désinhibe, ça désangoisse. Même chose devant un écran d'ordinateur. Tout ce qui est de l'ordre de l'image produit un phénomène semblable d'anesthésiant.

Un livre porte en lui des livres à naître. La littérature a toujours fonctionné de cette façon-là. Ce sont des livres qui ont donné naissance à d'autres livres. Un écrivain est nourri d'autres écrivains. On en parlait, l'autre fois, à propos de Kafka, tu te rappelles ? Ce n'est pas avec toi que j'ai parlé de ça? Ah! bon, il me semblait. C'est très important, cette idée de l'infinitude de la littérature. Les journalistes et les critiques littéraires ne supportent pas ça, qu'on fasse référence à ces grands auteurs.

Lorsque je parle d'Image, je ne parle pas de ce qui est naturellement soumis à la vue : être, chose, tableau... Je songe très précisément au procédé industriel patenté, à cette invention embryonnaire dont Daguerre vendit le brevet au gouvernement français le 19 août 1839 (je le sais parce que je le rappelle dans *Les intérêts du temps*) ; l'Image, c'est un concept plus qu'un objet, un concept qui correspond à la reproductibilité inépuisable d'une photo, c'est-à-dire d'un reflet factice de la réalité ; cette reproductibilité gît au cœur de cette invention technique, et n'a rien à voir, dans son essence, avec la démultiplication des livres par l'imprimerie. L'Image, c'est-à-dire au départ la Photographie – plus exactement le « daguerréotype » –, est une invention idéologique précise, liée au développement du capitalisme naissant, à son avidité intrinsèque d'accumulation. D'ailleurs, le mot « reproduction » indique bien que c'est à la multiplication de l'espèce humaine que la technique entend se substituer. C'est l'inverse de l'infini, ce cercle vicieux qui gît techniquement dans l'Image et dans la vision du monde que l'Image impose et diffuse. Sa particularité technique est toute sa substance.

L'Image est dans une boucle perpétuelle, celle issue de sa sempiternelle reproductibilité, sorte de mauvais infini, au sens hégélien du terme. Un retour éternel du même qui veut abolir l'altérité, et qui ne peut pas produire d'altérité. Alors que dans la littérature, il y a une universalité verticale qui fait que tous les écrivains de tous les temps sont présents avec toi au moment où tu écris. Proust l'a dit, Borges l'a dit. Tous les écrivains n'en sont qu'un. Cet infini-là signifie que le temps n'est pas une succession d'instant figés, avant-maintenant-après, comme c'est le cas dans n'importe quel déroulement cinématographique, dans la manière dont l'image vend et vante le monde. Lorsque les gens s'extasient en disant : « C'est historique, c'est en train d'arriver ! », c'est précisément le contraire d'un événement historique. C'est quelque chose de plat qui va se fondre dans le monde des images, exactement comme l'avion a été englouti par le building. Parce qu'immédiatement ça induit chez les êtres humains qui regardaient ces images-là, des réactions de communion, de glu, de fusion, on se

tient la main, on fait la minute de silence. C'est vraiment le contraire d'une réaction historique. Un événement historique, c'est une révolution. Un renversement de régime.

L'anti-Histoire

Ce qui est historique, c'est ce qui fait irruption dans le présent, ce qui disjoint le temps, comme dans *Hamlet : Time is out of joint*, « le temps est hors de ses gonds ». Là, le 11 septembre, le phénomène est immédiatement avalé, l'événement est aussitôt ingéré et régurgité par l'image. Le phénomène reste en soi intense dans sa virulence, mais l'image, comme une sourdine, vient phagocyter cette virulence, de sorte que ça s'enlise immédiatement dans le monde des images, de l'argent et de la mort, de la passivité...

Le sens que ça peut avoir est annihilé par la primauté de l'image sur l'interprétation du phénomène. Comme si la douleur des personnes qui ont perdu quelqu'un, on ne pouvait la concevoir qu'à travers l'image d'un troupeau tenant des bougies en pleurnichant devant la télé. Imagine la douleur qu'on doit ressentir quand on perd quelqu'un de très cher – et la douleur n'est pas plus grande si cette personne a disparu dans un attentat, dans un accident de voiture, ou après une longue maladie. *En fait de désespoir, tout est vrai*, comme écrit Balzac. Il y a une emphase vide autour d'un événement qui est réellement tragique sur le fond – il y a de la vraie mort, de la souffrance réelle –, et cette vacuité démentielle répercutée par les médias produit une immense bulle qui n'éclate même pas, qui opacifie et assourdit tout. Cela est vrai aujourd'hui de l'ensemble de la réalité planétaire. On en parle beaucoup, en ce moment, parce qu'il vient de se passer quelque chose, mais en même temps il ne s'est rien passé. Rien d'inhabituel. Si les journalistes, les politiciens, les intellectuels ressassent que plus rien ne sera comme avant le 11 septembre, c'est seulement pour donner un pseudo-sens à leur néant perpétuel. Des massacres, il y en a à longueur de journée, dont la télé ne

parle pas. Ils n'en ont pas moins lieu. C'est vrai de toute la réalité aujourd'hui. Il ne se passe plus rien.

En parlant de temps, on se fait une petite pause ?

Stéphane Zagdanski